

SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION

FAKE NEWS SOUS SURVEILLANCE

La désinformation, corollaire inévitable de l'information, a largement été favorisée lors de l'avènement des *mass media*.

L'explosion d'internet et l'apparition de nouveaux canaux de communication ces dernières années accentuent ce trait esquissé de longue date. La crise sanitaire qui secoue la planète depuis un an l'amplifie encore et pousse la désinformation au cœur des domaines de la science et de la santé.

Depuis son apparition, la COVID-19 donne lieu à un déchaînement invraisemblable de fausses nouvelles, une infodémie à la mesure de la pandémie que nous vivons.

La cocaïne ne tue pas plus le coronavirus que le thé bien chaud, aucun masque imbibé de produit chimique n'a jamais été distribué pour endormir les gens et les cambrioler, et le vaccin à ARN messenger ne peut pas entrer dans le génome et modifier l'ADN.

Plus ou moins fantaisistes, les *fake news* sont soit des mensonges inventés de toutes pièces dans le but de tromper le monde et d'obtenir un quelconque profit, et dans ce cas on peut véritablement parler de désinformation, soit des informations erronées, mal interprétées, enjolivées, mais relayées sans réelle intention de nuire ; le terme mésinformation est ici plus approprié pour qualifier ce mécanisme, de plus grande ampleur encore.

Si des *fake news* circulent et parviennent à convaincre, c'est en premier lieu parce que devant le flou et l'incertitude nourrissant le caractère anxiogène d'une situation hors normes, recevoir des réponses et des explications simples se montre rassurant. Il ne reste plus à ces pseudo vérités qu'à faire le tour du monde.

Plus rapides et plus réactifs que les médias traditionnels, les nouveaux moyens de communication, réseaux sociaux en tête, sont ici pointés du doigt. Et avec eux les jeunes, leurs premiers utilisateurs, dont la responsabilité dans la diffusion des *fake news* semble établie pour certains. Une idée... fausse, elle aussi, comme l'explique Nathalie Pignard-Cheynel, directrice de l'Académie du journalisme et des médias à l'université de Neuchâtel, pilote d'une récente recherche sur le phénomène, et dont les conclusions corroborent celles d'autres études appelant à la nuance.

« La culture du doute est assez forte chez les jeunes, c'est ce qu'on a pu constater dans notre enquête. Habités aux logiques et aux pratiques des réseaux sociaux, ils ne restent pas uniquement axés sur les contenus mais s'intéressent aux commentaires, recherchent la discussion, font des efforts pour replacer l'information dans son contexte. »

LES RÉSEAUX SOCIAUX, COUPABLES OU BOUCS ÉMISSAIRES ?

Peut-on incriminer les réseaux sociaux de tous les maux ? La chercheuse rappelle qu'à son apparition dans le paysage médiatique des années 1950, la radio déjà était accusée de manipuler les foules. « La même défiance pèse sur les réseaux sociaux aujourd'hui. Or les contenus qu'ils véhiculent peuvent aussi être très qualitatifs, et la situation est plus complexe qu'il n'y paraît. Et si on ne peut nier leur rôle amplificateur, ni le fait que des techniques

manipulatoires existent bel et bien, l'auditoire a aussi la capacité de réagir. »

ÉDUCER À L'INFORMATION

Pour l'aider, des recommandations sont formulées à l'intention du public et des moyens mis à sa disposition. Des plateformes de *fact-checking* développées sur le net et des outils, parmi lesquels on peut citer le robot conversationnel SAMS que mettent au point des chercheurs à la Haute école de gestion Arc¹, veulent réussir à démêler le vrai du faux. « L'éducation à l'information est également indispensable, des efforts doivent être faits dans ce sens, propose Nathalie Pignard-Cheynel. Et il faut faire comprendre ce qu'il y a derrière certaines plateformes numériques, montrer que les algorithmes qu'elles utilisent sont pensés pour faire circuler les contenus qui leur rapportent le plus d'argent ».

Du côté des rédactions, les médias traditionnels sont incités à sortir de la posture de « garant de la vérité » qu'ils occupent de longue date ; des grands titres de presse réagissent et remettent leurs pratiques en question pour mieux répondre aux attentes de publics désormais habitués à l'interactivité en matière de communication.

Dialogue, confiance et transparence sont les mots-clés qui sous-tendent la démarche d'ouverture dont certains médias font preuve aujourd'hui. Un nouvel état d'esprit sans doute bénéfique pour aider à battre en brèche les *fake news*.

¹ <http://projets.he-arc.ch/sams>



Photo M. Cup - Fabien Barral / Unsplash

SCIENCES EN CONFIANCE

L'image de la science se voit quelque peu écornée par la déferlante de fausses informations générée par la pandémie.

Pour aider à se préserver de pratiques délétères, l'université de Franche-Comté met en place des actions de sensibilisation à l'intention des membres de sa communauté, et notamment des étudiants.

« L'esprit critique est une qualité fondamentale pour un scientifique, l'encourager et l'enseigner font partie des missions de l'université. Cette philosophie est plus que jamais d'actualité, elle doit aider à la vigilance pour contrer le phénomène de création

et de diffusion de fausses informations », souligne le physicien John Dudley, chargé de mission Communication scientifique à l'université. Vérifier une source, l'expertise réelle d'un auteur, la véracité d'une image ou d'une vidéo, avoir recours aux plateformes de vérification de l'information (*fact-checking*) sont les pratiques à adopter, utiles non seulement à la sphère académique mais aussi à la société tout entière.

Lors de cette année marquée par la pandémie, la science a été propulsée sur le devant de la scène politique et médiatique d'une façon qui lui était jusqu'alors inconnue. La science, ou plutôt la recherche scientifique, la précision a son importance. En évolution permanente, la science se nourrit de la recherche.

Il n'en demeure pas moins que les faits qu'elle énonce, vérifiés, n'appellent pas de débat. La Terre est ronde, la gravitation provoque les marées, les vaccins sauvent des vies.

Avant d'atteindre des résultats probants et prétendre à ce niveau de certitude scientifique, la recherche tâtonne, doute, expérimente. La pandémie a poussé les chercheurs à mettre sur la place publique leur cheminement vers la connaissance, à faire état de leurs travaux, tâtonnements, doutes et expériences en temps réel, sous prétexte d'urgence. Il en résulte au mieux de la confusion, au pire de la suspicion. L'une comme l'autre font le lit de la désinformation, dont la recherche et la science par ricochet ne sortent pas indemnes. La pétition Sciences en confiance, lancée à l'occasion de la Journée internationale de la lumière des Nations Unies (UNESCO) le 16 mai, un événement dont l'université de Franche-Comté est partie prenante et membre du comité de direction, vise à donner à chaque citoyen du monde l'occasion d'exprimer son soutien à la science dans un contexte qui l'a rudoyée. Elle symbolise une volonté contre laquelle adosser les actions ponctuelles que l'université mettra en place dans les prochains mois dans le cadre de la lutte contre les *fake news*.

Pour en savoir plus :

<https://www.researchfakenews.ch/>
<https://libra.unine.ch/Publications/44223>

Contacts :
 Académie du journalisme et des médias
 Université de Neuchâtel
 Nathalie Pignard-Cheynel
 Tél. +41 (0)32 718 14 84
nathalie.pignard-cheynel@unine.ch

Université de Franche-Comté
 John Dudley
 Tél. +33 (0)3 81 66 64 94
john.dudley@univ-fcomte.fr